Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 63 (1983)
Heft: 1: Foire européenne de l'horlogerie et de la bijouterie 16-25 avril 1983

Artikel: Quelques aspects des relations franco-valaisannes
Autor: Salamin, Michel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-886536

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MICHEL SALAMIN

Quelques aspects des relations franco-valaisannes

Entre les deux chaînes de montagnes qui le délimitent, le Valais a toujours vu défiler une foule de voyageurs. A citer les remarques de Polybe, de César et de Tacite, on ne relèverait que la sécheresse des historiens antiques. Rapporterait-on les réflexions des auteurs du moyen âge, on dévoilerait maintes fois l'étonnement des pèlerins en quête de bonheur éternel dans leur randonnée vers la Rome chrétienne et la terre palestinienne. A partir du XVIe siècle, le Valais devient la voie de communication idéale entre la France et les territoires de la péninsule italienne.

Aussi, lorsque les rois de France et les dirigeants de l'Empire rêvent d'hégémonie européenne, le Valais prend une importance manifeste pour eux. Jusqu'à la veille de la Révolution française, il sert souvent de poste d'observation pour la diplomatie capétienne. Pendant l'Empire, il retient l'attention de Napoléon. Enfin, à l'époque de l'essor industriel, il est le passage privilégié entre la France et l'Italie.

Au temps de l'Ancien Régime

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la République des Sept Dizains du Valais et la France n'ont pas de frontières communes. Les deux États entretiennent pourtant des relations parfois fort étroites. Ainsi, dès la fin du XVe siècle, quand la France étend sa domination sur le nord de l'Italie, le Valais constitue pour elle une position clé. Le prince-évêque du Valais, Josse de Silinen, accepte les largesses du roi de France et se met à dos la double puissance de Milan et de l'Empereur. Forcé de résigner sa charge, il se réfugie à la cour du roi de France.

Son successeur, Nicolas Schiner, doit prendre sa retraite après trois ans d'épiscopat. C'est alors, en 1499, que Mathieu Schiner devient évêque de Sion. Tandis que son adversaire, Georges Supersaxo, excite les Valaisans en faveur de la France, Mathieu Schiner se fait le héraut de «l'union papale». Mais la retraite des Suisses à Marignan entraîne le bannissement de Schiner et le triomphe de Supersaxo. Pour longtemps, désormais, la France soutient dans le Valais, comme ailleurs en Europe, les partisans de la Réforme. Elle accentue le fossé qui sépare le Valais oriental du reste du pays.

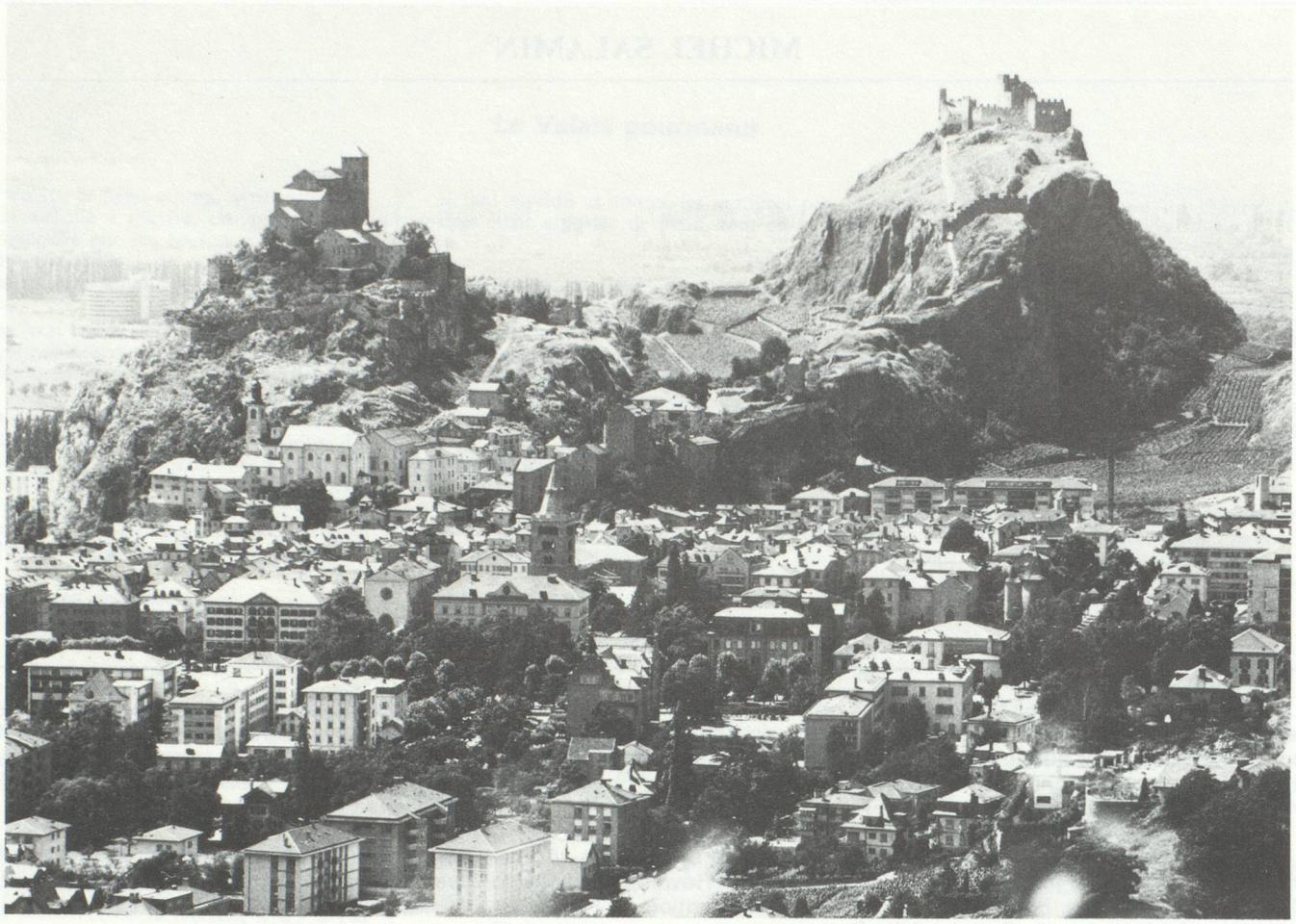
Dès la fin des guerres d'Italie, la France renforce les liens qui la rattachent au Valais. Elle y enrôle de nombreuses troupes pour son service. Un peu plus tard, que ce soit à l'occasion de la campagne de la Valteline de 1624 à 1627 ou, au XVIIIe siècle pendant la guerre de Succession d'Autriche de 1741 à 1748, la France se sert du Valais comme d'un poste d'observation quand les opérations militaires se déroulent intensément dans la Haute-Italie. Aussi, ses agents diplomatiques sont-ils nombreux dans le Valais. Certains d'entre eux méritent une mention: François de Bassompierre en 1625 et Pierre de Chaignon en 1744. Deux autres diplomates de qualité résideront ensuite dans le Valais: Jean-Frédéric Helflinger en 1788 et Michel-Ange Mangourit en 1798.

Au temps de l'impérialisme napoléonien

Du début de l'année 1797 jusqu'au moment où l'Empire s'effondre, la ligne de force de la politique française à l'égard du Valais est évidente: joindre le nord de l'Italie à la France et favoriser entre les deux pays les relations économiques et militaires.

Le gouvernement de Paris se soucie peu des aspirations des 60 000 Valaisans. Ils ne s'appartiennent plus, pense-t-il, puisque la géographie les rend dépositaires d'un passage qui unit 40 millions de sujets de l'empereur. Ils doivent donc être sacrifiés au mieux-être du plus grand nombre et à la volonté de puissance de leur maître. Cette politique se manifeste au cours de trois époques: celle de l'occupation militaire du Valais, celle de la République indépendante et celle du département du Simplon.

Le Bâlois et francophile Pierre Ochs, qui connaît l'intérêt de la France pour le Valais, écrit au gouvernement de



Sion vue des deux collines : Valère... et Tourbillon.

Paris, le 11 mars 1798 : « Le Directoire n'a qu'à vouloir et ces communications auront lieu ». Les armées françaises envahissent la Suisse et forcent les Valaisans à se rattacher à elle. Au terme de plusieurs semaines de négociations, la France et la Suisse signent un traité d'alliance dont l'article V concède à la France le « libre et perpétuel passage de deux routes commerciales et militaires ». L'une d'elles, qui va de Genève au Tessin, passe par le Valais et le Simplon.

Le flot des troupes françaises en marche vers l'Italie s'écoule à travers le Valais. Les incendies, les scènes de pillage, les dévastations de tous ordres sont quotidiens jusqu'à la répression complète de l'insurrection de 1799.

Quelques mois se passent et, le 7 septembre 1800, Bonaparte ordonne de rendre praticable pour les canons la route du Simplon qui relie Brigue à Domodossola. Des négociations reprennent pour céder à la France la rive gauche du Rhône. Comme elles traînent en longueur, Bonaparte décide l'occupation du Valais par trois bataillons, en attendant que la population réclame son incorporation à la France. Mais les Valaisans se raidissent et Bonaparte s'impatiente : « Il faut décider l'affaire du Valais ». Reprenant une idée que Talleyrand avait avancée le 12 janvier 1802, il souhaite « l'indépendance du Valais en petite république ».

Pendant huit ans, le Valais vit dans l'illusion de l'indépendance. Il se croit libre et il obéit en tout au gouvernement de Paris. Il s'estime indépendant et il n'existe que par le bon vouloir de la France. Tout à la satisfaction de retrouver son autonomie, il s'abandonne à l'anarchie. Le ministre français Derville-Maléchard qui la fustige multiplie ses rapports à l'administration impériale. Ils constituent autant de menaces pour l'existence du Valais.

Napoléon laisse peu à peu percer son mécontentement et, le 18 février 1810, il annexe le Valais à l'Empire. Des conférences se déroulent à Paris en présence de quelques notables valaisans. Elles ne sont que parodies de négociations diplomatiques. Napoléon en explique le pourquoi : « La route du Simplon me coûte 15 millions ; je ne peux pas sacrifier l'intérêt de l'Italie et de la France pour cette chétive population ». Quelques jours plus tard, le 14 novembre, le général Berthier occupe le pays qui devient le département du Simplon.

L'accablement s'empare des Valaisans. Il ne s'éteint qu'au mois de décembre 1813, quand l'Empire s'effondre. La joie renaît avec les feux sur les montagnes. Plus encore, dans la cathédrale de Sion et dans nombre de paroisses, au dire d'un contemporain, « nos zélateurs clamèrent en chaire sous les yeux mêmes de l'évêque contre le Gouvernement français comme contre un ennemi acharné à la perte de la religion, y employant non seulement tout ce que le faux zèle a de plus amer, mais encore tout ce que le fanatisme a de plus emporté ».

Ainsi, durant quinze ans, les Valaisans s'opposent à la France. Bien que la route du Simplon ne leur apporte pas immédiatement des avantages commerciaux importants, elle les sort au moins de leur isolement ancestral. A ce titre, elle leur devient un cadeau princier.

L'époque de la Révolution industrielle

Durant les premiers lustres de la Restauration, le Valais tente d'oublier le dynamisme de l'époque impériale. Pourtant, une pétition d'industriels et de commerçants valaisans rappelle, en

1824, le « haut degré de prospérité » atteint précédemment et regrette « la déplorable langueur » dans laquelle se trouve plongée l'économie du pays. Les pétitionnaires insistent : « L'époque de notre réunion à l'Empire français nous a pleinement révélé les avantages de notre situation. Le souvenir de l'activité qui régnait sur notre route n'est point encore effacé et laisse plus d'un regret ».

Contrairement au gouvernement, des particuliers tentent de susciter un démarrage économique. Les ingénieurs français Jean-Agathon Raby et Jean-François Ruol, ainsi que le banquier parisien Charles de Broukenz, entreprennent à leurs dépens l'installation d'exploitations minières dans le Valais central. Le Valais ne s'ouvre à l'ère industrielle que vingt ans plus tard.

En effet, le 11 janvier 1853, les autorités valaisannes signent avec Adrien de La Valette une concession pour la construction de la ligne ferroviaire Bouveret – Sion. L'année suivante, le Grand Conseil étend cette concession aux tronçons Bouveret – St-Gingolph et Sion – Simplon.

Dès le début des travaux, la population affiche son hostilité aux ouvriers. L'ingénieur français Regray-Belmy s'en plaint au préfet : « L'employé de chemin de fer est considéré par la plupart des habitants comme une sorte de fléau dévastateur, comme un génie du mal qui se répand dans les campagnes pour couper les arbres, détruire les récoltes, fouler aux pieds les moissons, pour laisser partout des traces de ses ravages ». Les travaux se poursuivent pourtant.

Le 5 mai 1860, le train entre en gare de Sion sous les vivats d'une foule considérable. Mais le jour de l'inauguration officielle de la ligne, le 29 septembre, des cris, des huées, des bousculades troublent l'ordonnance de la fête. La population s'indigne de l'annexion de la Savoie à la France. Des exaltés veulent arracher le drapeau français qui orne la locomotive.

En dépit des difficultés financières qu'éprouve Adrien de La Valette, les travaux se poursuivent. Le train parvient à Sierre en 1868, à Brigue en 1878. La fusion de la Compagnie Suisse Occidentale-Simplon avec celle du Jura-Berne-Lucerne entraîne la constitution de la compagnie Jura-Simplon. Le percement des Alpes semble réalisable désormais. Les travaux commencent au mois d'août 1898 et le Simplon I est ouvert au trafic le 1er juin 1906. Simplon II ne le sera qu'en 1922. Le long de la ligne du chemin de fer, quelques usines importantes s'implantent successivement : la Société Suisse des Explosifs à Gamsen en 1894, les usines de la Lonza à Viège en 1897, celles de la Ciba à Monthey en 1904, la Société anonyme pour l'industrie de l'aluminium à Chippis en 1905. Le plein épanouissement de l'ère industrielle ne se fera pourtant sentir qu'au terme de la seconde guerre mondiale.

Ainsi, au cours d'un demi-millénaire, les relations entre le Valais et la France présentent une constante qui tient à la géographie : réaliser un trait d'union entre les deux régions les plus importantes de l'Europe occidentale, la France et l'Italie. Le Valais eut parfois à le déplorer ; il en est aujourd'hui le bénéficiaire.

•

SION : CAPITALE DU VALAIS

Après la conquête du pays par les légions de Jules César, les Romains partagèrent avec la tribu celte des Saduni le pied des collines de Valère et de Tourbillon.

Puis les barbares arrivent et l'état social se modifie. L'évêque du Valais, quittant son siège d'Octodure (Martigny), se fixe à Sion en 580 et fonde sur le roc de Valère le sanctuaire qui deviendra plus tard la collégiale de Valère. Dès 999, une donation régulière de l'empereur Rodolphe III de Bourgogne rend l'évêque de Sion maître du comté du Valais, de la Furka à Martigny, et fait de Sion une ville impériale.

Pillée et saccagée à maintes reprises, assiégée enfin par les Savoyards en 1475, Sion se voit délivrée par les troupes confédérées après le farouche combat de la Planta. La Bas-Valais forme le prix de la victoire ; le Valais retrouve enfin son unité politique.

Sion connaît au début du XVIe siècle son heure la plus glorieuse lorsque son cardinal-évêque Mathieu Schiner emmène ses Valaisans au secours du trône papal menacé. Rêve d'un jour auquel la défaite de Marignan met une fin brutale.

Après deux siècles d'une histoire sans relief au cours desquels les Valaisans s'illustrent sur les champs de bataille étrangers, la Révolution de 1789 remet Sion en vedette. Bonaparte installe un ambassadeur à Sion où, un an plus tôt, en 1788, par une coïncidence symbolique, l'incendie venait de dévorer le château fort épiscopal de Tourbillon.

En 1815 enfin, le Valais signait son entrée dans la Confédération suisse, et Sion prenait définitivement son rang de chef-lieu cantonal.

« 2 000 ANS D'OCTODURE »

Martigny vivra 1983 à l'heure historique des « 2 000 ANS D'OCTODURE ».

Les rigoristes des dates peuvent prétendre que cette commémoration est trop tardive... Cependant 1983 coïncide également avec le centenaire de la découverte des « grands bronzes » et le dixième anniversaire du début des fouilles systématiques.

On sait que la **bataille d'Octodure** se déroule entre 56 et 57 avant J.-C. L'envoi des troupes romaines a pour but d'assurer la sécurité de la route du col dont la valeur stratégique est évidente et de protéger les marchands (les vendeurs) soumis à de forts péages ou même à de graves dangers. Le lieutenant de César, Servius Galba et ses troupes parviennent à Octodurus sans encombre semble-t-il. Mais les Véragri, aidés des Séduni, les en chassent. A partir de 15 avant J.-C., la présence des Romains est généralisée et le « Valais » tombe dans leur orbite. Il est intégré à l'Empire. Dès la moitié du 1er siècle, l'empereur Claude Ier rend carrossable la route du col du Grand-St-Bernard et fonde **Forum Claudii Vallensium** (Marché de Claude dans le pays des Valaisans). On a découvert une pierre qui fait mention de l'un des procurateurs impériaux. A la fin du IVe siècle, le site est abandonné.

En 1883, lors des premières fouilles entreprises à Martigny, sont découverts les **remarquables statues de bronze** ainsi que la tête d'un taureau tricorne, exposées au musée archéologique cantonal de Sion.

En 1973 est prise l'heureuse décision de procéder de manière suivie aux fouilles, en particulier à celles dites d'urgence. Ces recherches, confiées à l'archéologue François Wiblé, débouchent sur de nouvelles et importantes trouvailles.

Octodure, Octodurus, Octodurum devenu **depuis le XIIe siècle Martigny** a donc raison de marquer tout spécialement cette année 1983 et de fêter ces trois événements. Ils donnent un relief particulier à cette localité et permettent à sa population de témoigner sa constance pour la recherche culturelle et de manifester un évident intérêt pour les vestiges romains.